SCÈNES DE PREMIÈRE RENCONTRE DANS L'UNIVERS ROMANESQUE

ELLE SE TOURNA ET VIT UN HOMME...

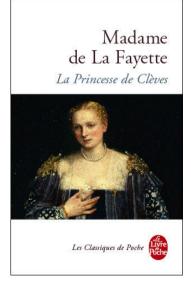
M^{me} de Clèves, héroïne éponyme du roman de Madame de La Fayette est conviée au grand bal qui se prépare à la cour d'Henri II pour les fiancailles du Duc de Lorraine et de Claude de France, fille du roi.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. M^{me} de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne; mais il était difficile aussi de voir M^{me} de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans

- se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.
- « Pour moi, Madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais comme M^{me} de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.
- Je crois, dit M^{me} la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.
- 5 Je vous assure, Madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.
 - Vous devinez fort bien, répondit Mme la Dauphine; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. »
 - La reine les interrompit pour faire continuer le bal; M. de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il allât en Flandre; mais, de tout le soir, il ne put admirer que M^{me} de Clèves.

MADAME DE LA FAYETTE, La Princesse de Clèves,



SCÈNES DE PREMIÈRE RENCONTRE DANS L'UNIVERS ROMANESQUE

CE FUT COMME UNE APPARITION...

Frédéric Moreau s'est embarqué sur un bateau qui traverse la Seine en direction du Havre. Parmi les passagers du bateau, une ieune femme attire son regard.

Ce fut comme une apparition:

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et. quand il se fut mis huls loin. du même côté, il la resarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes

les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeur roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. « Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt; sa mère ne l'aimerait plus; on lui pardonnait trop ses caprices. » Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit:

- Je vous remercie, monsieur.
- Leurs veux se rencontrèrent.
- Ma femme, es-tu prête ? cria le sieur Arnoux, apparaissant dans le capot de l'escalier.

FLAUBERT, L'Éducation sentimentale, 1869.

Flaubert L'Éducation sentimentale Préface d'Albert Thibaudet



SCÈNES DE PREMIÈRE RENCONTRE DANS LES ROMANS DU XX° SIÈCLE

LA PREMIÈRE FOIS QU'AURÉLIEN VIT BÉRÉNICE...

Aurélien Leurtillois, ancien combattant de 14-18 désœuvré, rencontre en 1921 une jeune provinciale : Bérénice. L'extrait qui suit est la première page du roman d'Aragon.

La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée. Une étoffe qu'il n'aurait pas choisie. Il avait des idées sur les étoffes. Une étoffe qu'il avait vue sur plusieurs femmes. Cela lui fit mal augurer de celle-ci qui portait un nom de princesse d'Orient sans avoir l'air de se considérer dans l'obligation d'avoir du goût. Ses cheveux étaient ternes ce jour-là, mal tenus. Les cheveux coupés, ça demande des soins constants. Aurélien n'aurait pas pu dire si elle était blonde ou brune. Il l'avait mal regardée. Il lui en demeurait une impression vague, générale, d'ennui et d'irritation. Il se demanda même pourquoi. C'était disproportionné. Plutôt petite, pâle, je crois... Qu'elle se fût appelée Jeanne ou Marie, il n'y aurait pas repensé, après coup. Mais Bérénice. Drôle de superstition. Voilà bien ce qui l'irritait.

Il y avait un vers de Racine que ça lui remettait dans la tête, un vers qui l'avait hanté pendant la guerre, dans les tranchées, et plus tard démobilisé. Un vers qu'il ne trouvait même pas un beau vers, ou enfin dont la beauté lui semblait douteuse, inexplicable, mais qui l'avait obsédé, qui l'obsédait encore :

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

En général, les vers, lui... Mais celui-ci lui revenait et revenait. Pourquoi ? c'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Tout à fait indépendamment de l'histoire de Bérénice...l'autre, la vraie... D'ailleurs il ne se rappelait que dans ses grandes lignes cette romance, cette scie. Brune alors, la Bérénice de la tragédie. Césarée, c'est du côté d'Antioche, de Beyrouth. Territoire sous

mandat. Assez moricaude, même, des bracelets en veux-tu en voilà, et des tas de chichis, de voiles. Césarée... un beau nom pour une ville. Ou pour une femme. Un beau nom en tout cas. Césarée... Je demeurai longtemps ... je deviens gâteux. Impossible de se souvenir : comment s'appelait-il, le type qui disait ça, une espèce de grand bougre ravagé, mélancolique, flemmard, avec des yeux de charbon, la malaria... qui avait attendu pour se déclarer que Bérénice fût sur le point de se mettre en ménage, à Rome, avec un bellâtre potelé, ayant l'air d'un marchand de tissus qui fait l'article, à la manière dont il portait la toge. Tite. Sans rire. Tite.

Je demeurai longtemps errant dans Césarée...

Ça devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse. Une ville frappée d'un malheur. Quelque chose comme une défaite. Désertée. Une ville pour les hommes de trente ans qui n'ont plus de cœur à rien. Une ville de pierre à parcourir la nuit sans croire à l'aube. Aurélien voyait des chiens s'enfuir derrière les colonnes, surpris à dépecer une charogne. Des épées abandonnées, des armures. Les restes d'un combat sans honneur.

ARAGON, Aurélien, 1944.



SCÈNES DE PREMIÈRE RENCONTRE DANS LES ROMANS DU XXº SIÈCLE

OUAND LE DUC D'AUGE RENCONTRA RUSSULE...

R. QUENEAU entrecroise dans Les Fleurs bleues (1965) l'histoire de Cidrolin (personnage présumé contemporain et vivant dans une péniche) et celle du duc d'Auge (personnage du passé qui hante les rèves de Cidrolin). Chaque personnage rêve en fait qu'il est l'autre. Les époques se succèdent et se mêlent. Dans cet extrait, le duc d'Auge se situe sous le règne de Charles VII, vers 1440. Parti chasser l'urus, il s'est retrouvé seul face à l'attaque d'un mammouth, puis s'est perdu sur ses propres terres : il aperçoit enfin une lumière au loin, qui s'avère être la cabane d'un bûcheron. La porte résiste à ses coups répétés mais elle s'ouvre finalement lorsqu'il hurle sa faim.

Aussitôt la porte s'ouvre comme par enchantement et une radieuse apparition fait son apparition. L'apparition susdite consiste en une pucelle d'une insigne saleté mais d'une esthétique impeccable.

Le duc a le souffle coupé.

- Pauvre messire, dit la jeune personne d'une voix vachement mélodieuse, venez vous asseoir au coin du feu et partager ma modeste pâtée de châtaignes et de glands.
 - C'est tout ce qu'il y a à bouffer ?
- Hélas oui, messire. Mon papa est allé à la ville acheter quelques onces de morue fumée, mais il n'est pas encore rentré et sans doute ne rentrera-t-il plus maintenant qu'à l'aube.

Ce propos laisse le duc rêveur : il n'a d'ailleurs pas besoin de toute la nuit pour manger la modeste pâtée, surtout s'il la doit partager avec la *tendre enfant* qui le regarde maintenant avec une *timidité de bon aloi*. Lui, il l'examine.

- Vous êtes un rien gironde, dit le duc.

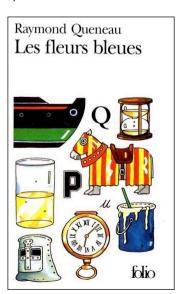
Elle fait semblant de ne pas réceptionner le madrigal.

- Asseyez-vous, asseyez-vous, messire. Voulez-vous que je mette du poivre dans la tambouille? J'en possède un précieux sachet que ma marraine m'a donné à la Noël dernière.
 Il vient du Malabar, ce poivre, et des plus authentiques, pas falsifié du tout.
- Ma foi, dit le duc rougissant, Je ne dis pas non.
 Quelques grains...
- Tout le sachet, messire! tout le sachet! Cela vous confortera.
 - Ai-je donc l'air bon à ravauder ?
- Votre seigneurie fait grande figure, mais elle a dû avoir des émotions.
- Dame... perdre un canon... comme ça...
 - Un canon? vous avez un canon?
 - J'en ai même plusieurs, dit le duc fièrement.

La petite sauta de joie en l'air et battit des mains.

- Oh! vous avez des canons? Moi, j'adore les canons! Ça c'est moderne au moins! Et elle se mit à courir autour de la chambre au petit périmètre en chantant: Dansons la Carmagnole, Vive le son, vive le son... Dansons la Carmagnole, vive le son du canon...
- Elle est charmante cette petite, murmura le duc d'Auge, mais sa ritournelle ne me dit rien qui vaille.

R. OUENEAU, Les Fleurs bleues, VIII.



L'HOMME ÉLÉGANT EST DESCENDU DE LA LIMOUSINE...

Dans L'Amant, un récit inspiré de sa propre vie, Marguerite Duras (1914-1993) évoque la liaison qu'elle a eue à l'âge d'environ quinze ans avec un riche chinois. Elle habitait alors au Vietnam, à l'époque colonie sous domination française. La rencontre a lieu sur le bac qui traverse le Mékong, alors que la jeune fille retourne de Sadec, là où habitent sa mère et ses frères, au lycée de Saïgon où elle est interne.

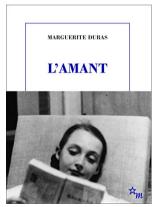
Ce roman a obtenu le prix Goncourt en 1984.

L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette. Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande : mais d'où venez-vous ? Elle lui dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de filles de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait des études, qu'il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous à Saigon? Elle est d'accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire.



Marguerite DURAS, L'Amant, 1984.